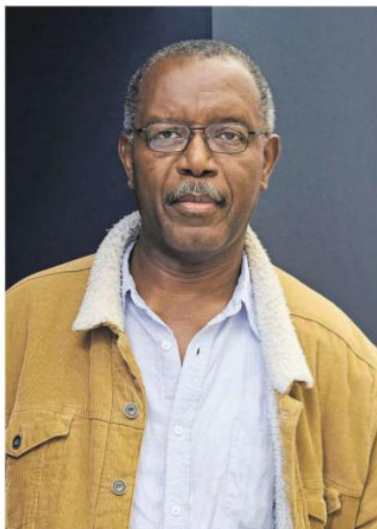
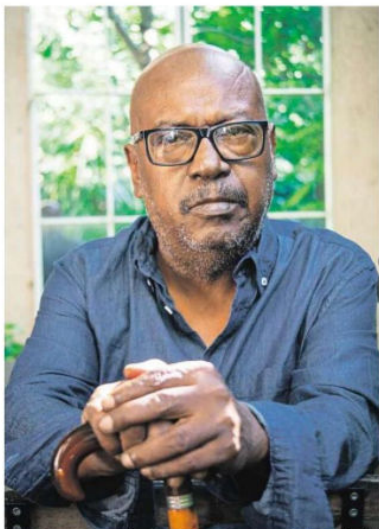


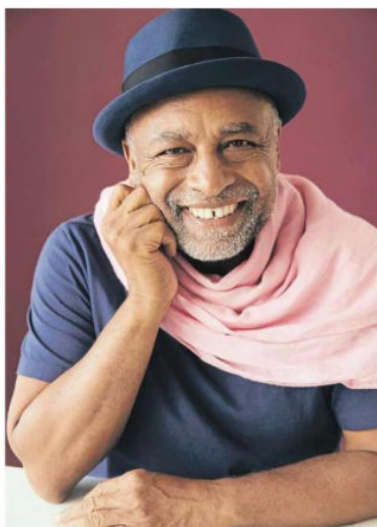
L'ÉVÉNEMENT

LE FIGARO LITTÉRAIRE jeudi 19 février 2026 3



Le poète et romancier haïtien René Depestre (à gauche). Ci-dessus, Néhém Dahomey et Rodney Saint-Éloi.

ULF ANDERSEN / AURIMAGES / ZUMA PRESS WIRE VIA REUTERS, MARC MELKI, LAETITIA D'ABOVILLE, BÉNÉDICTE ROSCOT, MARJORIE GUINDON



le régime. Et, crime de lèse-majesté, il prend la défense du poète « déviant » et persécuté Heberto Padilla, comme la plupart des écrivains de gauche européens et latino-américains désenchantés par la soviétisation de la société cubaine et le virage dictatorial du pouvoir.

Années de disgrâce

Nous lui avons demandé quel regard il portait aujourd'hui sur cette « saison cubaine », plus d'un demi-siècle après. Sans hésiter, il nous a répondu : « Ce qui se passe, de nos jours, à Cuba, où j'ai longtemps vécu, révèle une dramatique impasse. C'est un pays qui tourne en rond, sans horizon. Le drame actuel du Venezuela aggrave celui, existentiel, de son voisin cubain. Le castrorégime, au temps de Díaz-Canel (président de la République et secrétaire général du Parti communis-

te, NDLR) est une caricature tragique, accablante : vie chère, coupures d'électricité, totale dérive idéologique. L'inverse triste des aspirations des frères Castro. »

Après ces années de disgrâce, dont il témoignera dans son Journal longtemps inédit, *Cahier d'un art de vivre*, Depestre retrouve la France et poursuit son œuvre aussi bien en poésie qu'en prose. Gallimard publie *Aléluia pour une femme-jardin*, suivi d'*Hadriana dans tous mes rêves*, qui remporte le prix Renaudot en 1988, puis un recueil de nouvelles, *Eros dans un train chinois*, salué par Milan Kundera. Quelques années auparavant, il avait publié un essai provocateur et controversé, *Bonjour et adieu à la négritude*, où il s'attaquait à une certaine doxa identitaire bien établie.

En 2016, dans son dernier roman, *Papa Singer*, Depestre avait rendu hom-

mage à sa mère couturière, Dianira, « nourricière, ravie d'alimenter en brins de toute beauté la machine Singer à coudre les beaux draps d'un réel-merveilleux germano-haïtien ».

Et à quelques mois de son 100^e anniversaire, il peut ainsi déclarer : « Je considère mon œuvre poétique comme une réussite. La réédition de chez Seghers le montre bien. D'un livre à l'autre, je crois avoir fait preuve d'originalité, notamment dans les plus récents poèmes sortis du bois. » Ajoutant : « Mon livre de poèmes le plus cher est sans doute *Un arc-en-ciel pour l'Occident chrétien* (1), où j'ai su faire la synthèse lyrique entre l'héritage du vaudou et le lyrisme le plus personnel. Peut-on en dire autant de mon œuvre romanesque ? » ■

(1) Recueil écrit à Cuba en 1964-1965, et paru en 1967.

Louis-Philippe Dalember, de père en fils

Thierry Clermont

Le mot « papa », Louis-Philippe Dalember ne l'a jamais prononcé. Son père a été emporté par la malaria et la typhoïde dans sa 33^e année ; le futur poète et écrivain avait à peine 1 an. Cette absence, ce vide laissés par celui qui est « parti au grand large du bégaiement », Dalember, lauréat du Goncourt de la poésie en 2024, les avait, dans un premier temps, exprimés en vers. L'heure était donc venue de transfigurer la figure paternelle en prose. « Je suis contraint de m'en remettre au narratif familial, écrit-il, pour recueillir quelques miettes de toi, tombées des lèvres des témoins de ta vie. » Il poursuit : « Les propos des autres, donc. Pour tricoter un père, ou quelque chose qui y ressemble. » Les autres, ce sont essentiellement sa mère, institutrice en province, et qui l'appelle « mon gros din-don », son frère et sa sœur, son grand-père paternel, Papa Da, sous-officier rebelle ayant connu la prison, et sa grand-mère maternelle, surnommée « la Générale », celle qui « met en musique notre vie » dans la maison familiale de Port-au-Prince. Passent également les proches, les amis pour les parties de foot, les oncles et les tantes, qui avaient déjà fait une première apparition dans son roman *Les dieux voyagent la nuit*.

Au gré des pages de ce tendre et amer *Je n'ai jamais dit papa*, qui se présente sous la forme d'une lettre écrite au père, articulée en une trentaine de chapitres, défilent l'enfance et la jeunesse de Dalember, saynètes et vignettes gorgées de vie, sur fond de dictature de Papa Doc, qui imposa la terreur en Haïti, cette « terre de chair et de sang », entre 1957 et 1971, incarnée par ses nerfs, les tontons macoutes.

Vaste et intimiste question sur l'origine, la filiation, la transmission, le legs, le

roman débouche sur une autre interrogation : que transmet-on quand on n'a rien reçu, qu'on est un « père sans père » ? À savoir quand on est devenu Dalember, père d'Alex, enfant italo-haïtien, « né à la croisée de tant de mots, de tant de carrefours ». Que faire, sinon « lui transmettre la dignité, la bienveillance et la foi en la vie. Lui apprendre à ne pas baisser les bras. S'évertuer à rester debout. » L'auteur de *Ces îles de plein sel* nous rapporte



JE N'AI JAMAIS DIT PAPA
De Louis-Philippe Dalember, Robert Laffont, 222 p., 20 €.

que cette obsession pour la filiation s'est imposée lors d'un séjour familial à La Havane, au moment où son fils Alex avait 6 ans à peine. L'âge où le petit Dalember avait vu pour la première fois le visage de son père, sur deux photos enfouies dans l'armoire de la maison familiale du quartier de Bel-Air, en surplomb de la baie de Port-au-Prince. « Dans ton cas, avoue le romancier, il s'agit du vide pur et simple. (...) On se dit qu'on est mieux avec le vide qu'avec la perte. »

Ces mots situés à la croisée des destins, ce sont également ceux des auteurs qu'il évoque ou cite : René Depestre, qui lui avait dédié son autobiographie, *Bonsoir tendresse*, Jacques Roumain et ses *Gouverneurs de la rosée*, Victor Hugo, Alexandre Dumas, *Cent ans de solitude*, Graham Greene, le Cubain Alejo Carpentier, le poète sicilien Salvatore Quasimodo, et *Compère Général Soleil*, deuxième et sublime roman de son compatriote Jacques Stephen Alexis, assassiné à 39 ans. ■

Le cantique de Rodney Saint-Éloi

Mohammed Aïssaoui

Fais du feu / Pour le monde / Fais du feu / Pour l'amour. C'est l'un des poèmes qui donne son titre à ce superbe recueil de poésie de Rodney Saint-Éloi. Plusieurs de ses textes démarrent avec cette injonction, à moins que ce ne soit un vœu. Cette répétition donne le sentiment que le livre est composé d'un unique poème - écrit d'une traite.

Ce grand auteur mériterait plus de considération car poète, écrivain et essayiste, il est une voix à part qui porte haut la langue française. *Fais du feu*, explique-t-il est « le cantique des choses simples qui aident à exister ». N'écrit-il pas « Pour faire du feu j'ai besoin de ton visage » ? C'est « un hymne à l'amour dans un monde incendié ».

Saint-Éloi se demande quoi écrire aujourd'hui lorsque les mots et les vies semblent vidés de sens. Il affirme que faire du feu, c'est revenir aux utopies,

« pour laver le monde de ses furies ». Dans son livre, le feu, ou plus précisément « le premier feu » est synonyme de vie ou de renaissance : « ce

lui qui rallume les étoiles. » Et de lancer comme une prière « l'amour, comme le feu, brûle et guérit ». « Fais du feu, Fais du feu, Fais du feu, marte le poète, pour recommencer l'humain en nous. »

FAIS DU FEU
De Rodney Saint-Éloi, Mémoire d'encrier, 174 p., 15 €.

Dans le prologue de ce beau livre - incandescent, évidemment -, Saint-Éloi dit qu'il a entendu une voix qui lui a susurré que le seul moyen de combattre la bêtise est d'aimer. Et d'épouser la poésie, a-t-on envie d'ajouter. ■